

Lettres à Brune, printemps, été, automne 2024

Anne-Sixtine Desaulle

Préambule aux observations

Ma chérie,

Il y a un nombre infini de choses que j'aimerais te dire. Il y en a tant que je ne sais pas bien par où commencer. Je voudrais te parler d'absolu, je voudrais te décrire, je voudrais nous raconter et te dire.

Tu as l'odeur du sucre, de la fleur d'oranger et des caramels mous. Tout change quand tu souris. J'aime quand tu te réveilles, j'aime quand tu t'endors. Quand tu pleures, je me marre, parfois je pleure aussi. Je ne me souviens plus de celle que j'étais avant ta naissance. Je crois que je t'ai dans la peau.

Il y a des femmes qui vivent une vie à elles, tissée de projets pros et de passions toutes personnelles, pour lesquelles la parentalité est un autre pan de leur singularité, au même titre que le sont leurs souvenirs ou leur vie sentimentale. Il y en a d'autres qui s'y dévouent corps et âme, en consacrant tout leur temps à l'enceinte, un peu ingrate et largement dépourvue de reconnaissance, de la vie domestique ; jusqu'à s'y oublier sans s'y accomplir. Et puis il y a les femmes qui se sont fait bouffer, ... mais pas complètement ...et qui ne l'ont pas vu venir. Je suis de celles-là.

Lorsque j'étais enfant, mes sœurs aînées sont devenues mères. Je les ai vues s'effondrer dans les bras de Mame, ton petit bout de grand-mère qui tremble un peu aujourd'hui. Elles lui disaient combien elles trouvaient difficile de s'occuper de leur bébé tout en poursuivant leurs carrières ; je les ai vues tomber de sommeil et crier d'exaspération ; je les ai vues pleurer toutes ces heures qui ne leur appartenaient plus. Moi, je pouponnais mes neveux avec tout l'amour que je n'avais pas pu donner à un petit frère. Et je me promettais en même temps de ne pas devenir mère à mon tour.

Puis j'ai rencontré ton père. L'ami qu'il a d'abord été est rapidement devenu cet homme merveilleux à qui je dois une part de mon bonheur. J'ai timidement envisagé la possibilité d'une famille avec lui, puis je l'ai ardemment désirée. Une belle étoile a toujours brillé au-dessus de nos têtes, une chance dont je rougis souvent, et nous n'avons pas eu longtemps à attendre avant la naissance de ton frère aîné, de ta grande sœur, de ton frère cadet, et de toi, enfin. Vous nous avez

changés. Nous étions des amis, des amoureux, des amants, des compagnons ; nous sommes aussi devenus des parents.

J'ai été surprise par la force brutale des sentiments qui me sont tombés dessus la première fois que je vous ai touchés, chacun à votre tour. Cette rencontre, je continue de l'éprouver tous les jours, et je la vis pleinement toutes les fois où je fais l'effort de vous considérer, l'un après l'autre, individuellement, dans cette singularité qui vous rend si attachant. Et avec toi, si jeune aujourd'hui, c'est si facile... Ton rythme me permet de goûter sans modération au merveilleux de ces rencontres, de prendre le temps de l'accueillir, d'y goûter, puis de le quitter pour retourner au prosaïque de nos vies. Pourquoi nos journées sont-elles si souvent vides de l'essentiel ? Ta singularité, je dois l'attendre, la guetter, en observer les contours et en accueillir tous les petits soubresauts. Si je ne le faisais pas, je te manquerais sûrement de respect et nous serions malheureuses toutes les deux.

T'observer me permet aussi de poser des mots sur les balbutiements de cette toute jeune vie à l'odeur de crème fraîche. Je la contemple avec une curiosité toute scientifique, une tendresse tenace chevillée au corps. J'ai l'impression d'être un anthropologue amoureux. Ces observations, je les pose ici. C'est sans doute la première et la dernière fois que j'aurai la possibilité de suivre, jour après jour, le développement d'une singularité depuis le jour 1.

Je cherchais comment garder une trace de ces merveilleux moments que tu m'offres en vivant. C'est un de mes cours qui m'en donne la possibilité. Mes camarades et moi sommes invités à produire un recueil de textes libres. L'espace rêvé pour laisser à cette parole, où la curiosité scientifique le dispute à l'amour maternel, l'occasion de se déployer. Je me suis longtemps interrogée sur l'intérêt ou la rigueur de ces observations, non seulement baignées de tendresse, mais aussi pour la plupart, décodées par empathie. Que valent ces deux yeux rivés sur toi et ce cœur grand ouvert, tout prêts à parler à ta place ? Où est la vérité lorsqu'elle est non seulement subjective, mais au deuxième degré ? Est-ce toujours ta singularité si elle ne se donne à voir que dans le miroir de mes propres yeux ?

Si je n'ai pas de réponse à ces questions, j'ai toujours la liberté d'écrire.

Et c'est de cette liberté que j'ai décidé de me saisir.

Premières observations

Observations de Brune, Jour 2 :

Tu es une enfant calme. Tu sembles recevoir cette avalanche de nouveaux stimuli avec beaucoup de philosophie. Ton premier bain, entre les mains de ton père qui te parle en murmurant est un moment de profonde douceur. Lorsqu'on te plonge dans l'eau tiède, tes bras se tétanisent d'abord dans ce réflexe de dilution qu'on observe souvent chez les nourrissons ; mais rapidement tu te détends, tes muscles se dénouent et tes membres se délient. Tu sembles goûter au plaisir de l'eau. Tu bouges doucement la tête et tes petites mains s'ouvrent et se ferment doucement. Tes yeux se posent en direction de ton père. Le vois-tu seulement ? Tes sourcils sont défroncés, ta bouche s'entrouvre au gré des mouvements de l'eau. Tu sembles aimer. Est-ce le souvenir de cette vie intra-utérine que tu as quittée il n'y a que quelques heures ? Mais as-tu seulement des souvenirs ?

Ton comportement a donc changé en quelques secondes. Tu sembles avoir été surprise, tu es désormais plus tranquille. Je note qu'entre le moment où tes yeux se sont écarquillés en même temps que tes bras se tétanisaient, et le moment où tu as retrouvé ton calme – celui que la lenteur de tes mouvements et les traits de ton visage donnent à voir – rien n'a changé autour de toi. Tu es baignée dans la même eau, et les mains qui te portent te maintiennent dans la même position. Mais tu sembles accueillir différemment ton environnement. Aurais-tu cessé d'avoir peur ?

Si c'est le cas, cela signifierait que tu as senti ou que tu t'es représenté un danger. Et que les quelques instants qui séparent tes deux comportements ont suffi à ce que ton cerveau remplace une sensation, une émotion et / ou une représentation – l'inquiétude – par une autre – la quiétude. Déjà en une poignée de secondes, ta vie psychique s'est donnée à voir dans les mouvements de ton visage et dans ceux de ton petit corps potelé. C'est cette vie-là que je voudrais suivre au fil du temps. Qu'as-tu construit pendant ces quelques secondes ?

Tes réactions sont-elles uniquement des réponses réflexes aux changements de ton environnement ? Sans doute que non puisqu'alors que les principaux stimuli de ce bain se maintenaient, tu as changé d'attitude. Si j'essaie de me couler dans ce petit corps, derrière les yeux presque aveugles que tu poses alors sur le monde ; si je tente d'imaginer l'étrange nouveauté que tu éprouves maintenant, toute entourée d'air, de bruits, de lumière ; si j'essaie de ressentir ces grandes mains chaudes et fermes autour de moi ; si je me mets à ta place, dans ce bain, et que j'essaie de faire le lien entre cette surprise désagréable et ce calme retrouvé, je comprends qu'au creux de ton être, tu as laissé partir la peur. Peu importe pourquoi, peu importe comment. Le départ de cette émotion, c'est ta singularité qui l'a provoquée. Premier élément de ce qui pourrait être une petite brique dans la longue construction de tes représentations psychiques.

Observations de Brune, premier mois, jour 15 ?

Pendant ces premières semaines, tes phases d'éveil sont très habitées par tes besoins primaires auxquels le plaisir semble déjà être intimement associé. L'allaitement que je te propose est une réponse que tu accueilles favorablement à toutes les demandes que tu sembles manifester. J'imagine que la faim et la soif sont deux sensations qui te sont parfaitement désagréables. Je crois aussi deviner que la chaleur de mon corps lorsque je t'allaites est un élément important de ton confort.

Y aurait-il aussi le son de ma voix, les battements de mon cœur, le contact de ma chair, qui te rappelleraient des sensations connues ? Je ne sais pas. Rien ne me permet d'en être sûre. Pour que tu aies des souvenirs, il faudrait que tu aies des représentations mentales. Est-ce le cas ? Là encore je ne le sais pas. Peut-on alors parler de sentiment diffus, de réminiscences reptiliennes ? Je n'en sais toujours rien. A vrai dire, ce n'est même pas sur ce sujet que je me penche alors.

Durant ces premières semaines de vie, c'est ton sommeil surtout qui m'impressionne. Dans le creux de mes bras, fraîchement endormie depuis quelques minutes, tu as les traits détendus. Ton visage, lorsque tu dors, est très différent de celui que tu nous présentes lorsque tu es réveillée. Je crois qu'un reflux dont tu manifestes tous les symptômes te fait souffrir et te donne cet air contrarié qui me fait rire. Mais une fois endormie, cet air contrarié te quitte, et ton visage reprend ce rebondi lisse et rose, propre à ton sommeil. Quelques minutes d'immobilité, à peine troublées par ta respiration, parfois légèrement irrégulière. Puis le spectacle commence. Ta bouche s'arrondit, tes sourcils se froncent. Tu te mets à téter avidement un sein qui n'existe pas. Tes paupières se soulèvent légèrement. Se referment. Tes sourcils se froncent à nouveau. Tu te recroquevilles. Tes lèvres bougent à nouveau dans ce mouvement de succion imaginaire.

Dans ces phases de sommeil agitées, l'activité cérébrale est manifeste. Mais en quoi consiste-t-elle ? (Je souris à me lire. Je pense que tu rêves de nourriture ma chérie.) Je comprends que toute une petite vie intérieure, dont je ne pourrai que deviner plus ou moins facilement le contenu, se donne à voir.

Observations de Brune, deuxième mois, jour 45

Quelques semaines plus tard, je t'observe à nouveau en train de dormir. Cette fois tu souris dans ton sommeil. Si largement que tu frôles le rire. Ce rire, tu le fais entendre depuis tes tous premiers jours, uniquement dans ton sommeil. En dehors du fait que ce petit grelot cogne à grands coups d'amour sur mon cœur de mère que tu fends, joyeusement, en autant d'éclats, je découvre que tu as... quoi... de l'humour ? Cet immense sourire a étiré tes yeux, dont l'amande est soulignée par la frange brune de tes cils. Lorsqu'il disparaît, ton visage reprend sa neutralité. Puis, un petit rictus : un des coins de ta bouche se soulève brièvement. Une deuxième fois. Tes sourcils se froncent très légèrement. Tes paupières se soulèvent ensuite sans découvrir tes yeux. Tu hausses le sourcil droit, il redescend. Puis tes yeux s'entrouvrent légèrement sur un regard sans pupille. A nouveau tu hausses le sourcil droit, par saccades. On dirait que tu imites quelqu'un en train de parler. Tes yeux se referment. Sous les paupières, on les voit encore bouger. Puis plus rien. Tu es retournée au sommeil.

Là encore, tu vis silencieusement à l'intérieur de toi, et cette activité m'hypnotise. Pas de mouvement de succion. Tu ne rêves peut-être plus d'alimentation. Mais ce qui se joue dans ton petit cerveau a tant de couleurs. Tu lèves un sourcil, dubitative ? Tu les hausses et les fronces, tour à tour, volubile ? Tu souris, heureuse ? Tu ris, joyeuse ? En tous cas tu vis de multiples choses, toi qui n'as que 6 semaines et demie.

Observations de Brune, troisième mois, jour 62 ?

Pour la première fois, tu émetts un autre son qu'un pleur ou un cri. Sur ta table à langer, tu me regardes, et tu dis : « Ga ». Plusieurs fois. Lorsque je te répète, tu réitères. Ton visage est détendu, tes bras et tes jambes bougent légèrement. Lorsque tu recommences, tes membres sont

davantage immobiles. Tout semble indiquer que tu es concentrée sur ta bouche et le bruit qui en sort.

Quelques jours plus tard, un autre son : « A-heuu », là encore sans pleurs, ni cris. Je te répète une nouvelle fois. Tu me réponds. Tu souris même entre deux séries d'« A-heu »... heureuse de nos échanges.

Ce sont les premières fois où tu imites notre langage. Je ne crois pas à un réflexe dans la mesure où ces premières tentatives ne s'accompagnent d'aucune larme, ni d'aucun cri : a priori tu ne manques donc de rien que tu n'aies obtenu jusqu'ici en pleurant (lait, couche propre, contact corporel...). Evidemment, je ne sais pas ce que tu veux dire, mais je suis certaine que tu cherches à dire quelque chose. C'est donc qu'il y avait quelque chose à exprimer, et que cela s'inscrivait dans un autre registre que celui des besoins primaires qui s'accompagnent, pour obtenir leur satisfaction, de cris et/ou de larmes. Prémices du langage, imitation culturelle... tu as déjà senti que nous étions des êtres qui se parlaient et tu cherches déjà à développer cette faculté. Mais n'y aurait-il pas aussi une intention derrière ces premiers sons ? S'il n'y a pas encore d'idée, quel objectif poursuis-tu alors... celui de partager une émotion ou une sensation qui t'habiterait ?

Ces derniers jours, tu manifestes également autre chose : un grand intérêt pour ton mobile de petits oursins bleus. Lorsque je te pose dans ton lit, tu gémiss un peu, comme si tu demandais à retrouver ta place dans mes bras, ta tête contre ma joue. Seulement cette fois, je fais fonctionner ton mobile ; celui-ci fait tourner au-dessus de ta tête 4 petits oursins bleus au rythme d'une berceuse dont je ne reconnais pas le nom. Tes gémissements s'arrêtent, tu regardes intensément ce petit manège et tu leur souris. Je répète de nombreuses fois l'expérience, tu présentes toujours le même comportement : les gémissements laissent leur place aux nombreux sourires silencieux que tu adresses à cet objet en mouvement. Ce que tu me montres alors, c'est que tu aimes autre chose que ce dont ton corps a absolument besoin pour se développer. Tes réactions face à ce petit manège en peluche bleu ne sont pas de l'ordre du vital. Tu manifestes ton goût pour un mouvement et un son.

Observations de Brune, quatrième mois, jour 108 ?

Il t'arrive d'avoir l'air fâchée, sourcils froncés, une carabine dans les pupilles. Tu brailles, on ne pipe rien et je crois pourtant tout comprendre : tu nous engueules. Vague d'émotion : la colère disparaît, balayée, soufflée par un gros coup de vent. Celui du désespoir. Les cris ont laissé leur place à un long gémissement qui épuise tout ton souffle. Tu as le visage de la douleur. C'est souvent le moment où j'ai du mal à ne pas rire. Je crois deviner l'origine de ton inconsolable tristesse : tu as la dalle. Sincèrement, je n'ai jamais vu quelqu'un se mettre dans un état pareil pour 180 mL de lait.

Je ne peux pas m'empêcher de me moquer de ton émotion à ce moment-là. Je crois que cela me permet de prendre de la distance par rapport à l'angoisse terrible que tu dois éprouver et à l'impuissance qui est alors la tienne. Mais les yeux fermés, entièrement tournée vers l'intérieur de toi et recroquevillée au fond de ta toute petite personne, je comprends que ce n'est pas drôle. Tu grimaces des sanglots qui résonnent d'autant plus qu'ils se taisent. Tu souffres. Je n'ai plus trop envie de rire. Je me précipite même. Quel que soit le besoin que je devine alors, je m'empresse d'y répondre ; te laver, te réchauffer, te nourrir, te parler, te porter... mes bras s'agitent et tout mon corps tourne autour du nouveau point de gravité que tu es devenue pour moi.

A l'opposé de cette nouvelle gamme d'émotions que tu joues de plus en plus fréquemment, il y a la joie. Heureusement pour toi, heureusement pour nous, tu souris. Souvent. Tu souris. Encore, tu souris ; tu souris, ...tu souris. Je me perds dans ces fossettes qui laissent sur tes joues une petite tache de Beau. Tu me tends tes mains, tu les saisis, tu t'arrêtes, interdite... tu ne sais pas bien, n'est-ce pas ? Tes découvertes ont parfois l'air d'être des accidents.

Le plus souvent, tu souris lorsqu'on te regarde dans les yeux et qu'on te sourit aussi. Tes sourires n'ont alors, plus rien d'un réflexe. Ils sont même quasiment systématiques dès lors que tes besoins primaires sont satisfaits. En face de mon visage, et même avant même que je ne te souris, tu me montres tes deux adorables fossettes. Tu me reconnais, sans doute, moi qui retournerait la terre entière les yeux fermés pour te retrouver si un jour tu n'étais plus près de moi. Dans ce sourire, tu m'accueilles, comme si tu avais identifié ma singularité parmi tous ces visages souriants qui défilent régulièrement devant tes grands yeux bleus. Je ne crois pas que ce soit uniquement le souvenir du lait que je te propose : tu ne souris pas de cette façon à ma poitrine, quelque soit l'amour que tu lui portes sans doute. Je crois en revanche que tu as identifié la singularité de mon visage et tout ce qu'il dit de la cathédrale de sentiments que j'ai pour toi.

Observations de Brune, cinquième mois, jour 124

Tu cherches à communiquer, et tu viens de découvrir une nouvelle forme d'oralité. Tu n'as rien trouvé de mieux que de faire trembler tes lèvres pour en faire sortir un bruit ininterrompu en même temps qu'une gerbe de minuscules postillons. Tu le fais surtout lorsqu'on est penché sur toi et que nos yeux sont plongés dans les tiens. En face de nous, tu adoptes probablement une expression très similaire à la nôtre, ton regard est fixe et ton corps relativement immobile, les bras et les jambes cependant en tension.

Mais lorsque je change d'expression, lorsque je te souris, ou que j'ouvre simplement grand les yeux, lorsque je te parle et lorsque je me tais, tu ne t'arrêtes pas, cramponnée à ce nouveau mouvement que tu es en train d'appivoiser. Tu gardes les yeux sur moi, les lèvres en mouvement. Là encore, tu ne manques a priori de rien : tu es changée et nourrie, tu ne montres aucun signe de fatigue, et la température de ton corps est idéale. Tu cherches de toute évidence simplement à entrer en interaction, reproduisant par là ce que tu nous vois faire avec toi depuis quelques semaines, ces quelques semaines de vie qui passent pour moi beaucoup trop vite.

Observations de Brune sixième mois, jour 126

Tu te retournes sur le côté pour la première fois. Depuis quelques jours déjà, tu te mets sur le flanc, ton corps arqué, le visage tourné sur le côté droit, les jambes plus ou moins dans l'alignement de ton buste.

Mais aujourd'hui, tu as réussi à te retourner. Tu n'as pas l'air d'en être si surprise... Comme si tu étais enfin parvenue à faire un mouvement que tu cherchais à accomplir depuis quelques temps déjà. En revanche, au bout de quelques minutes, tu t'agaces. Tu ne sembles pas confortablement installée ainsi, sur le ventre, dans une position que tu as prise mais que tu ne sais pas quitter. Je te retourne et te laisse sur le dos. Plusieurs fois cet après-midi, tu renouvelleras ton geste.

Parallèlement à cette nouvelle conquête de ta mobilité, tu modules ta voix de plus en plus souvent et sur une gamme de plus en plus étendue. Allongée sur ton tapis, il t'arrive très souvent de

« chanter ». Tu pousses de grands « Aaah » parfois brefs, parfois longs. Lorsqu'ils sont émis sur la même tonalité qu'un gémissement, ils semblent exprimer comme une supplication. Lorsqu'ils sont émis sur la même tonalité que certains de tes cris, ils appartiennent davantage au registre de l'agacement. Lorsque tu les modules dans les aigus, ils ressemblent davantage à des chants. Je t'écoute autant que je t'observe, d'assez loin pour que mon expression ne te distraie pas de ces nouvelles expériences. Tout me porte à croire que tu apprivoises ta voix et que les sentiments qu'elle traduit sont réels... Par exemple, lorsque ta voix chante, ton expression est calme et détendue, et rien ne semble troubler ton confort. En revanche, lorsqu'elle gémit, tes sourcils se froncent. Lorsqu'elle crie, il n'est pas rare que quelques sanglots arrivent et que les coins de ta bouche tirent vers le bas. Je te prends alors dans mes bras, et tu retrouves ton calme. Depuis là-haut, tu jettes sur le monde un regard vainqueur ; intéressé par tout ce qui nous entoure, tu tournes la tête de gauche à droite, et tes yeux ronds comme des billes te donnent l'adorable expression d'un petit ver de pomme.

Observations de Brune sixième mois, jour 135

Cette nuit, tu nous as fait le cadeau d'une nouvelle syllabe tout à fait surprenante. Alors que tout ensuqués de sommeil nous tardions à t'offrir le sein que tu semblais désirer ardemment, tu t'es agacée. Des cris brefs mais stridents, ceux qui réclament la tétée que nous te proposons systématiquement la nuit après avoir changé ta couche, résonnaient dans notre chambre. Ton père t'a alors déposée sur notre lit, près de moi, qui encore à moitié dans les bras de Morphée me battais contre les boutons de mon pyjama. Tu as tout de suite senti mon odeur, et en te tournant vers moi, tes petits cris se sont encore raccourcis. Ils exprimaient davantage l'impatience que l'inconfort alors. Et là, juste avant de commencer à téter, tu as jeté dans un petit cri de souris cette syllabe que tu prononçais pour la première fois : « Niii ! ».

Ton père a éclaté de rire et il a eu cette phrase : « Tu ne savais plus quoi dire, en fait, Brune... ! »

Moi aussi j'ai souri : quelque chose en moi a confusément senti qu'il avait sans doute raison.

Post-scriptum

Ici s'achève ce texte libre. Mes observations se poursuivront sans doute au fil des mois, mais pour des raisons de calendrier, je pose ici un premier point final. Ce texte doit en effet rejoindre le recueil que nous commençons à constituer au sein de ce collectif dont tu ne fais partie qu'en passager clandestin.

Au cours de ces derniers mois à l'IED, tu as parfois assisté à mes cours, notamment lorsqu'il te fallait retrouver mes bras pour te nourrir ou t'endormir, caméra éteinte ou savamment orientée. Mais au sein de cet EC tu as eu (tu ne t'en rappelles sans doute pas) littéralement droit de cité. C'était notre premier rendez-vous pour ce cours, et tu avais besoin de moi. Par chance, Pierre était un peu en retard, je n'ai donc pas eu trop de scrupules à te prendre contre moi, face caméra cette fois, parce que je parlais à mes collègues et que tu manifestais bruyamment ta présence. Quelques minutes ont suffi pour que tu trouves ton sommeil et que je retrouve le silence nécessaire à mon intervention.

Simplement voilà, je souris de ce petit clin d'œil adressé à mes camarades. Ils t'ont vue lorsque cet EC a commencé. Ils t'auront aussi entendue lorsqu'il s'achèvera.

Observations et intuitions — quelques mois plus tard...

Ma petite Brune, je t'ai observée au tout début de ta toute jeune vie et j'ai pris beaucoup de plaisir à voir le nourrisson que tu étais s'éveiller au monde jour après jour. Tu es aujourd'hui une toute petite fille d'un an ; tu marches, tu babilles, tu interagis avec les autres... Ce sont tes dernières découvertes qui m'ont poussée à noter ici ce qui m'a marquée dans l'observation issue du regard croisé d'une mère et d'une masterante.

Automne 2024, la marche

C'est ton premier automne. Tu te bats littéralement avec la gravité et la puissance de tes muscles. Au fur et à mesure des semaines, j'assiste avec admiration à ton combat quotidien contre cette force qui te projette au sol. Tu te relèves, tu chancelles, tu poses un pied puis l'autre, tu tombes, et tu te remets à nouveau sur tes jambes. Je suis le témoin privilégié de cette guerre dont je te sais déjà victorieuse : cet automne, tu marcheras.

La persévérance dont tu fais preuve m'impressionne. J'admire aussi le peu de cas que tu fais de tes douleurs. Ton squelette, sans doute encore un peu mou, accuse le coup de ces innombrables chutes, mais elles ne doivent pas être agréables non plus. Et pourtant, tu continues à t'y exposer en cherchant à devenir ce petit bipède d'un an à peine. Tu es quelque chose comme le courage. Ce courage n'a rien de résigné : tu te jettes dans la marche avec ardeur et volonté. Chaque fois, la même détermination se lit dans tes gestes, dans ta posture. Et de jour en jour, tu sembles maîtriser un peu plus la station debout et le déplacement sur deux pieds. Parfois, lorsqu'un désir (ou un besoin ?) plus impérieux s'impose, tu te mets à quatre pattes et cours vers l'objet convoité.

Je me demande souvent ce qui, dans ton cerveau, te pousse vers cette nouvelle conquête. Est-ce le programme de ton corps ? Es-tu codée génétiquement pour marcher sur deux pieds ? Quelle est alors ta liberté face à cette donnée biologique ?

Je repense à Darwin, à Lahire, et je me rappelle que cette bipédie va libérer tes mains, ces deux organes de l'intelligence qui te servent à appréhender le monde. Tiens-tu littéralement dans tes dix doigts le moteur de tes jambes ? Cette évolution millénaire qui a été la nôtre et que tu concentres en quelques mois de vie est-elle là encore une donnée génétique ?

J'ai envie de chercher dans les mouvements de ton corps doux et potelé ce qui parle de toi, de ta personne, du petit sujet qui s'est impérieusement installé dans nos vies. Je cherche ta liberté là où tout flèche vers le déterminisme. J'essaie pour cela de me placer derrière tes yeux bleus, qui dessinent deux amandes délicieuses dans ton joli visage rond. Ce que je vois alors, ce sont des êtres humains, plus ou moins grands, debout, droits, mobiles, marcheurs, libres d'aller et venir dans ces espaces où tu ne t'aventures pas encore : les escaliers. Je vois aussi des êtres capables de manipuler des objets dont tu réclames souvent toi aussi l'usage : une boîte, une fourchette, un livre, un téléphone. Je me demande si tu n'as pas fait ce lien, entre la marche et la libération de nos deux mains...

Les semaines passent et le nombre de pas que tu réalises sans tomber augmente. Nous sommes à présent à l'orée de l'hiver et tu marches déjà. Je note ici la joie qui était la mienne lorsque le nombre de tes pas augmentait proportionnellement à la taille de ton sourire. Ma petite fille qui n'a pas encore un an...

Début septembre 2024, familiarisation et premières semaines en accueil collectif

Ton père et moi travaillons tous les jours de la semaine. Nous choisissons, comme pour tes aînés, de t'inscrire à la crèche. Tu iras chez les Bébés Explorateurs de Tours, à quelques mètres du collège d'Auguste, ton grand frère. Votre proximité me rassure même si elle ne change rien à votre quotidien. Je tiens plus du mammifère grégaire que de la tortue.

Tu passes tes premières heures en crèche avec l'un de tes parents dans ce lieu où tu sembles te sentir bien. La crèche vient d'ouvrir, vous n'êtes que 3 ou 4 enfants inscrits. Les professionnels qui vous accueillent sont souriants et parlent de vous avec beaucoup de respect et d'humour. J'aime te voir déambuler parmi ces meubles adaptés à votre petite taille. Tu te saisis de tout ce que tu peux, ouvres toutes les portes, tournes toutes les pages, glisses sur le petit toboggan, empruntes les petits trotteurs... Les premiers temps, tu me regardes souvent, comme pour m'interroger. Je souris alors, pour te signifier mon encouragement. Me demandes-tu si tu as le droit ? Me demandes-tu si tu es en sécurité ? Me demandes-tu si cet objet est pour moi aussi digne d'intérêt ? Ma proximité physique avec toi, que je touche parfois de ma main, ne te laisse, je crois, aucun doute sur le fait que je suis toujours là.

Tes premiers échanges avec les autres sont pour moi une grande source de joie. Les difficultés que rencontrent mes parents et mes frères et soeurs depuis quelques mois m'atteignent profondément et me rendent très émotive. Je suis souvent au bord des larmes; près de toi, j'assiste à des découvertes fondamentales qui font vibrer d'une joie mouillée les cordes à vif de mon coeur un peu déchiré. Je te regarde découvrir de nouveaux visages. Tu comprends, j'en suis sûre, que d'autres individus ont la même physionomie que toi. D'autres « toi » existent. Tu n'as sans doute pas la moindre idée que dans ces autres « toi » il y a aussi une conscience, et que ce sont eux aussi des sujets de valeur au sein d'un monde dont nous n'avons ni l'une ni l'autre aucune idée de la vastitude.

Je remarque que ce premier contact avec ces autres qui te ressemblent te surprend un peu, sans t'émouvoir. Lors de ces premières rencontres, leur présence t'imposait un moment d'immobilité et un temps d'observation. Tu avais alors besoin d'être près de moi, et ton regard allait régulièrement de ces enfants à moi ; mais tu ne manifestais pas de peur particulière, ni de joie. Tout se passait comme s'ils étaient une nouvelle donnée du monde, et que tu m'interrogeais vaguement sur leur nature.

La première semaine de ta familiarisation, nous avons vu arriver un nourrisson ; une petite fille de 3 mois et 1/2 que j'appellerai I., qui concentrait toute ton attention. Tu allais régulièrement la voir, tu cherchais à la toucher, avec je dois le dire une douceur précautionneuse dont je ne te savais pas capable toi ma petite tornade ronde. Malheureusement tu faisais manifestement peur à cette enfant, qui s'agitait et commençait à pleurer lorsque tu t'approchais trop près d'elle. Les professionnels de l'EAJE t'ont alors expliqué que pour son confort, tu ne pouvais pas venir si près. Je ne sais pas si tu as compris... Tu t'es éloignée d'abord ; j'ai alors pensé que tu avais reçu leur message et que ton éloignement était ta réponse à cette nouvelle contrainte. Mais tu t'es ensuite approchée à nouveau ; les professionnels t'ont à nouveau dit que tu ne pouvais pas t'approcher d'elle, et tu t'es éloignée... pour te rapprocher encore. Je ne crois pas que tu étais en train de tester des limites. Tu n'as pas un an, et tu ne sais pas ce qu'est une limite. Je crois que tu répondais aux nouvelles données d'un environnement. Il y avait pour toi un nouveau petit être humain : I. qui exerçait sur toi une forme d'attraction. De plus grands êtres humains, des pros, se positionnaient sur ta route entre elle et toi et faisaient comme une barrière pour préserver le confort de cette toute petite fille. Pour satisfaire les demandes de ces adultes, tu acceptais de te détourner de ton but, mais l'attirance qui te poussait vers ce bébé te ramenait sempiternellement vers elle. Toujours, sur ton petit visage calme, je lisais la même expression : celle, innocente et curieuse, de l'enfant qui découvre.

Chaque matin des premières semaines, tu cherchais cette enfant dans la salle de vie. Je ne comprenais pas pourquoi tu ressentais autant le besoin d'aller vers elle. Au fur et à mesure des jours, il semble que tu aies apprivoisé ce bébé qui ne pleurait plus lorsque tu entrais dans son champ de vision, ni ne s'agitait. Quelques jours après ton arrivée, j'ai observé l'infinie douceur de votre première interaction : tu t'es penchée vers elle, tu as touché ses cheveux du bout de tes doigts, puis tu t'es assise près d'elle et tu as posé ta tête sur son ventre, dans la même position que tu prends lorsque tu me donnes ce que j'appelle un câlin. Quelque chose en moi a sursauté. Je crois que tu nous montrais la façon dont tu avais intériorisé la manière dont il convenait de se comporter avec un nourrisson. Ce que tu manifestais à l. ce n'était pas autre chose, je crois, que ce que nous t'avons montré lorsque tu avais son âge : de la douceur, de la tendresse, de la patience.

Cette assertion n'a sans doute aucune valeur objective. Elle n'est pas quantifiable, elle n'est même pas mesurable, elle n'est pas scientifiquement élaborée. Et pourtant je sens très confusément (et j'ai conscience que cet adjectif n'est pas le synonyme de 'scientifiquement') combien je suis sans doute tout près de la réalité. Je ne saurai pas le dire, mais je crois te lire. Je crois te deviner en posant sur toi ce regard qui n'est pas celui de l'ethnologue, où l'empathie prend toute la place, facilité en cela par l'immensité de mon amour maternel. Je t'observe et j'ai alors l'impression diffuse que nous partageons quelque chose comme la chair. Nous sommes du même bois, de celui dont on fait les bateaux.

Tu nous imites : Tu marches et en marchant, tu te saisis de nos objets. Tu nous observes et en nous observant, tu agis en imitant nos mouvements. Tu interagis avec les autres et en interagissant, tu reproduis ce que tu connais des relations humaines. Comme j'aime le miroir que tu me tends...

L'automne passe, les jours refroidissent, et tes relations avec les autres s'enrichissent. Tu expérimentes la frustration à leurs côtés. Ils te refusent parfois (souvent) ce que pourtant tu convoites. Tu es alors très prompte à manifester ton mécontentement, ou ta colère. Une scène me revient en mémoire. Nous sommes un jeudi matin ; tu arrives tard. Une dizaine d'enfants sont désormais accueillis dans l'établissement : tous les trotteurs sont pris. Tu as tout juste un an et manifestes très envie d'utiliser un trotteur déjà occupé par un petit garçon. La professionnelle et moi t'expliquons que tu ne peux pas l'utiliser maintenant, mais que d'autres jeux sont à ta disposition ; tu sembles catégorique : c'est ce trotteur que tu veux. Nous maintenons notre discours : tu ne peux pas l'utiliser maintenant, tu dois attendre qu'il soit libre. Nous t'attirons vers la dinette, que tu affectionnes particulièrement toi, qui as un si bon coup de fourchette. Un trotteur se libère dans l'intervalle, nous le remarquons et te le faisons remarquer aussi. Ni une, ni deux, tu abandonnes littéralement timbale et cuillère en plastique qui tombent au sol pour te précipiter dessus. Tu as saisi l'urgence de se battre pour soi. À l'échelle de cet EAJE peuplé d'enfants sereins et de professionnelles investies, tu viens de me montrer ce qu'est pour toi le *struggle for life* : À un an, tu cours vers l'objet de ta convoitise au péril de tes petites jambes et de ton équilibre précaire.

Tu as sans doute une impression diffuse de la conscience de l'autre. Je te vois, parfois, attraper le doudou d'un enfant dans un coin de la pièce, et le traverser pour le lui remettre. Je sais que dans quelques mois, lorsque cet enfant pleurera, tu le feras presque systématiquement. Je réfléchis alors... Comment les recherches ont-elles pu déterminer qu'un enfant n'avait conscience de l'autre qu'à l'âge de 2 ans, alors que tu me montres à 1 an que tu es capable de deviner son désir ?

Ton langage à 13 mois : 'baba', 'tata', 'ça', 'A-ba' et 'Nnaaan'.

Nous sommes début janvier. Tu as passé deux semaines en famille. Deux semaines riches en tensions qui sont aujourd'hui devenues des tempêtes entre mes parents et deux de mes frères et sœurs. Mais aussi deux semaines riches en joies simples et conviviales au sein de notre famille nucléaire dont j'ai besoin plus que jamais.

Je remarque que tu as beaucoup grandi. Tes expressions se sont diversifiées. Tu t'es départie de ton éternel sourire pour nous mimer à présent des émotions que tu ne sembles pas éprouver, du moins pas avec l'intensité que tu affiches. Tu fais à présent semblant de pleurer. Tes yeux se ferment. Tes paupières se plissent. Ta bouche s'ouvre dans un cri gémissant. Cela ne dure qu'une seconde ou deux. Tu ré-ouvres les yeux et observes ce que ton expression a provoqué chez nous. La plupart du temps, nous te regardons un peu interloqués ; parfois, nous rions franchement.

Tu manifestes aussi bruyamment ta volonté. Tu parles en haussant la voix. Tes cris, formés que d'une seule voyelle ('A'), sont particulièrement stridents. Ils nous blessent les oreilles, et nous permettent difficilement de comprendre ce que tu souhaites. Heureusement, tu désignes de plus en plus, et comptes à présent un mot dans ton vocabulaire : « ça ». Dans nos bras, que tu réclames souvent (je pense que nous te manquons autant que tu me manques), tu désignes avec autorité les directions que nous devons prendre et les objets que tu voudrais que l'on te confie.

Ton langage se développe et semble avoir régressé tout à la fois. Cet été, tu prononçais quelque chose comme « Man-man » et « Baba ». Puis, à l'automne, tu as cessé de m'appeler. Est-ce parce que nous ne sommes censées faire qu'une ? Est-ce parce que la distance nous a éloignées l'une de l'autre ? À l'exception de « tata », qui est le mot dont on a compris en novembre qu'il désignait ton doudou, tu n'as longtemps plus dit qu'une seule syllabe « ba ». En revanche, tu la modules infiniment. Tu es capable de tenir toute une conversation dont on entend la musique, mais à laquelle il manque les paroles.

Depuis quelques jours, je note ce qui ressemble de plus en plus à des mots : Au-revoir (A-ba) est un son que tu utilises systématiquement, et toujours sur le même ton chantant, lorsque tu quittes une pièce en agitant la main. Mais surtout, tu dis « Non ». Enfin... tu ne dis pas non, tu dis « Nnaaan ». Un mot que tu dis avec beaucoup d'aplomb, en faisant traîner la diphtongue, avec un ton d'adolescente qui tranche avec ton âge (tu as treize mois ; pas treize ans). J'adore que se manifeste ta volonté, et elle n'est jamais aussi claire que lorsqu'elle s'oppose à ton environnement. Il semblerait que je sois la seule à m'émerveiller de ta nouvelle indépendance d'esprit.

Je suis toujours aussi gênée des réactions des autres adultes qui t'entourent. « Quand ça ne va pas dans son sens, elle se fâche hein ! », « C'est un tyran ta fille ! », « Ah bah d'accord, qu'est-ce qu'elle râle ! ». Je ne comprends pas. De quoi ont-ils peur ?

J'ai beau t'observer : je ne vois pas de tyran caché dans ton minuscule petit corps qu'on trimballe comme bon nous semble. Je vois en revanche un sujet qui commence à comprendre qu'il peut agir sur le monde et qui interroge sans doute les limites de ses potentialités. J'entends ta liberté. Elle heurte parfois la mienne, bien sûr, mais comme je suis heureuse de la voir éclore. Ce 'Nnaaan' ne me contredit pas (il paraîtrait d'ailleurs que tu n'as pas conscience que je suis moi-même un sujet). Il t'affirme, c'est tout à fait différent il me semble. Comme j'aime tes colères, terribles ou minuscules. Elles parlent de toi, de cet écran entre toi et le monde contre lequel tu te cognes déjà. Je ne l'aime pas beaucoup moi non plus, cet écran. Il nous empêche à bien des égards.

Je te l'ai déjà dit : Nous sommes du même bois, de celui dont on fait les bateaux.

Post-scriptum :

Te regarder, Brune, et tenter de comprendre les grandes étapes qui feront de toi la personne merveilleuse que tu es déjà, c'est pour moi une grande source d'apprentissage. Je prends conscience de la valeur de l'écriture : ce qu'elle stabilise, ce qu'elle permet de conserver à l'abri de l'oubli du temps. Je prends conscience de la difficulté de départir ce qui tient du singulier et ce qui tient de l'universel. Je prends aussi conscience, et cela devient tout à coup étrangement paradoxal, de la valeur de l'intuition. Cette intuition, c'est pour moi ce que le corps ressent et ce que l'esprit devine alors même que le logos manque d'outils pour le formuler clairement. L'intuition n'est pas, à l'heure où j'écris ces lignes, l'inverse de la preuve. Bien au contraire. C'est plutôt sa lointaine cousine dont on ne verrait que l'ombre sur la photo de famille ; une impression de vérité qui résiste à l'épreuve des mots ; une arlésienne qui ne se laisse jamais saisir et nous envoie pourtant toujours sur la piste.

C'est une grande absente, et elle a pris ici toute sa place.

Anne-Sixtine Desaulle